

	Tanneau François : Né le 9-11-1877 à Plobannalec ; 1902, prêtre, 1903, vicaire à Rosnoën ; 1910, vicaire à Pleyben ; 1929, vicaire à Pleyben ; 1929, recteur de Ploujean ; 1936, recteur de Plouvorn ; décédé le 8-08-1946. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1946 p. 329-331.
--	--

Le 9 août, à 1 heure, M. Tanneau, recteur de Plouvorn, rendait son âme à Dieu. La mort ne l'a pas surpris. Il s'y était préparé par une longue et douloureuse maladie supportée avec une patience inaltérable.

M. François Tanneau naquit à Plobannalec le 9 novembre 1877, d'une famille foncièrement chrétienne où le plus grand bonheur des parents est de voir leurs enfants se consacrer au service du divin Maître. Son père ne comptait-il pas déjà trois frères prêtres ? Dans une telle atmosphère, à la grande joie de siens, l'enfant se sentit bien vite attiré vers le sacerdoce. Au Petit Séminaire de Pont-Croix, il fut l'élève studieux et rangé, le camarade au pacifique tempérament, dont la taille avantageuse, rehaussée d'un large sourire, avait le don d'engendrer, de prime abord, la plus attachante sympathie.

Ces qualités natives, jointes à une sincère piété, le suivirent au Grand Séminaire, s'y affermirent encore, et, au jour de sa prêtrise, François Tanneau se révélait l'homme soucieux du devoir, de sens pratique, de jugement éclairé, qu'il devait demeurer toute son existence. Vicaire à Rosnoën, il fut, aux côtés de son recteur, un précieux auxiliaire au sein de la mêlée déchaînée en nos paroisses par les excès du combisme régnant.

Appelé au vicariat de Pleyben, il fut, durant de longues années, le collègue aimé et apprécié de son entourage, le prêtre tout à sa tâche, dont le zèle et le soin lui gagnèrent l'estime de tous.

Sa compétence indiscutée en matière agricole lui permit d'aider de ses judicieux conseils maint cultivateur désireux d'en profiter.

La guerre 1914-1918, qui le vit infirmier, brancardier, eut de fâcheuses répercussions sur son organisme, assez délicat par nature : il y contracta une affection asthmatique qui devait lui rendre pénible jusqu'au bout l'exercice du saint ministère.

A son retour de la guerre, la confiance de son Evêque le plaça à la tête de la paroisse de Ploujean : il délaissait la Cornouaille, non sans une sorte de regret et quelque peu d'appréhension.

Mais il sut dominer ses préférences personnelles pour s'adonner sans réserve aux âmes dont il avait la charge devant Dieu.

Son état physique ne s'accommodant que bien difficilement du climat côtier et assez rude de la région morlaisienne, il fut transféré au rectorat de Plouvorn. En cette paroisse où la foi fait fleurir à souhait les vocations sacerdotales et religieuses, le nouveau recteur trouvait un milieu adéquat à son zèle pastoral. L'enseignement chrétien de la jeunesse fut l'objet de sa constance sollicitude, et il

n'épargna rien pour maintenir la renommée et la prospérité justifiées des deux écoles chrétiennes de la paroisse qui groupent la presque totalité des enfants en âge de scolarité.

Gardien du sanctuaire vénéré de N.-D. de Lambader, il y rattachait la dévotion des fidèles par le maintien scrupuleux des pieuses traditions du passé, tout en y accueillant les modalités nouvelles, empreintes de conviction profonde et de religieux respect, adoptées par les mouvements spécialisés de la jeunesse rurale chrétienne. Les jeunes clercs, portion choisie de son troupeau, rencontraient en lui une âme compréhensive et un cœur ouvert à tous leurs besoins spirituels.

Les événements de la récente guerre le trouvèrent à leur hauteur ; il s'intéressait au sort de ceux que retenait la captivité, pendant qu'il s'appliquait-, par d'habiles moyens, à soustraire ses jeunes ruraux aux exigences tyranniques de l'occupant. Dès que fut opéré le retour des prisonniers, il leur procura ainsi qu'à la paroisse entière l'incalculable bienfait d'une grande mission dont le succès dût réjouir grandement son cœur, malgré le regrettable accident venu lui interdire d'y participer activement. Réduit à l'immobilité, il sut par la prière, la patience et la résignation chrétienne, faire bénéficier de ses mérites les âmes qu'il voulait rapprocher de Dieu.

Les soins qui lui furent prodigués semblaient avoir enrayé les suites de l'accident, mais un mal interne qui le minait bien auparavant prit soudain une allure alarmante.

Les derniers sacrements lui furent proposés, il les reçut avec une soumission entière à la volonté du Maître, aux mains duquel il remit son âme éprouvée et sanctifiée par la souffrance librement acceptée, gage assuré de la gloire éternelle.

« Si compatimur, et conglorificemur. »

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 18/10/1946 p. 329.